

Michel Laferrière

Les Femmes, les Noirs et les Homosexuels:

paradigmes et action

Depuis que la réflexion sur la société a tenté de s'ériger en science, les chercheurs se sont préoccupés de l'origine sociale des idées. Ainsi par exemple, la sociologie de la connaissance semble être, pour beaucoup, le complément indispensable de l'épistémologie et nombre de théories ont pu être réfutées parce qu'elles représentaient les intérêts d'individus ou de groupes donnés. Cette inspiration sociologique a récemment atteint l'histoire des sciences. Ainsi l'apparition en 1962 du petit ouvrage de Thomas Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*¹, a eu des répercussions dans de nombreuses disciplines sociales et philosophiques sans aucune mesure avec l'épaisseur limitée du livre ou son sujet apparemment très spécialisé. Kuhn propose une vue de l'histoire des sciences, et plus particulièrement de la physique, très différente de celle admise par les spécialistes ou le grand public: selon lui, les sciences n'avanceraient pas par accumulation linéaire de savoir mais par une série de "révolutions." En période "normale," pour reprendre le terme même de Kuhn, les savants amasseraient un certain nombre de faits expliqués par un paradigme dominant. Au bout d'un certain temps, des anomalies apparaîtraient et le paradigme fondamental ne permettrait plus d'expliquer les nouveaux problèmes. Après une situation de crise, un nouveau paradigme émergerait et servirait de cadre à la recherche, jusqu'à l'apparition de nouveaux problèmes non explicables. Quoique le concept de paradigme ne soit pas très clairement défini et que certains aient distingué jusqu'à cent quarante sept acceptations du terme (dans un livre de moins de deux cents pages)², nous adopterons ici la définition proposée par Kuhn dans son postscriptum de 1969: un paradigme est "l'ensemble des croyances, valeurs et techniques . . . partagées par les membres d'une communauté scientifique donnée"; il consiste en des "exemples de réussites passées."³ La notion de paradigme recouvre donc à la fois un contenu et un groupe social: celui des savants ayant adopté le paradigme en question.

Nous extrapolerons et admettrons, comme Robert Friedrichs ou Nicholas Mullins dans des ouvrages récents⁴ que le concept de paradigme peut aussi être appliqué avec profit à l'étude des sciences sociales. Nous nous préoccupons ici de comparer l'évolution des paradigmes employés par les chercheurs en sciences sociales pour étudier une minorité raciale, les noirs aux Etats-Unis, une minorité sexuelle, les homosexuels, et un groupe majoritaire en situation minoritaire, les femmes. Nous essaierons de montrer l'influence de l'action de ces groupes pour changer les définitions dominantes dans la société en général et les conséquences théoriques de ces changements.

I

Le paradigme fondamental gouvernant l'étude de ces trois groupes jusqu'aux années soixante peut être défini comme le paradigme du "normal et de l'assimilation": pour les sociologues, les travailleurs sociaux, les psychiatres, les éducateurs, comme pour les membres des groupes étudiés eux-mêmes, ces groupes présentent un "problème social" et doivent être "normalisés" afin de permettre une "assimilation sociale." Au début du XXème siècle, par exemple, le problème fondamental en Amérique du Nord est celui des immigrants non anglo-saxons. La délinquance juive préoccupe les travailleurs sociaux de New York, et Cubberley fait figure de radical en proposant comme rôle majeur à l'école, commune à tous, l'assimilation des immigrants en une nouvelle entité, l'Américain.⁵ En fait la tendance "eugéniste" guide officiellement la politique d'immigration des Etats-Unis, et de façon peut-être moins éclatante, du Canada: ainsi l'immigration chinoise ou hindoue est interdite, *de jure* ou *de facto*, et l'immigration en provenance de l'Europe méditerranéenne et orientale est très fortement limitée, surtout après la première guerre mondiale, en raison de l'infériorité "génétique" de ces "races" pour reprendre les termes alors en vogue.⁶ Les noirs, déjà présents aux Etats-Unis et au Canada, sont isolés, afin d'éviter, grâce à cette séparation dans la vie quotidienne, une "miscegenation," un mélange des races inférieures et supérieures.⁷ La grande révolution en matière raciale commence dans les années vingt: on passe d'une assimilation inégale, où la normalité est celle de l'infériorité et de l'exclusion partielle de certains groupes, à une assimilation égalitaire: les noirs, comme les immigrants, sont des Américains, et rien de plus, et doivent être aidés dans leur lutte pour la reconnaissance des droits dûs à tout Américain. Citer des auteurs en particulier serait très long car presque tous les sociologues et anthropologues, et un grand nombre de psychologues⁸, présentent ces vues jusqu'aux années soixante; on peut nommer parmi les plus grands, Franklin Frazier, Gunnar Myrdal, Talcott

Parsons ou Robert K. Merton.⁹ Divers courants — les études sur les préjugés, comme celles des Clark ou de Klineberg, dont l'histoire reste à faire et les louanges à chanter, ou le grand évangile du "relativisme culturel" en anthropologie, tel qu'énoncé par Boas et prêché par ses étudiants issus de Columbia et aux noms aussi prestigieux que Ruth Benedict, Margaret Mead ou Melville Herskovits¹⁰ — prônent l'explication de l'autre et la reconnaissance fondamentale de sa similitude dans son humanité.

Les minorités sexuelles, tout comme les femmes, sont aussi traitées selon ce paradigme de l'assimilation et de la normalité. Avec l'avènement de la psychanalyse et d'autres formes de thérapies, les homosexuels doivent être "soignés" et non plus punis. (Le masculin pluriel est ici intentionnel, non par oubli des femmes, ou par obéissance à la règle apprise dès l'école primaire selon laquelle "le masculin l'emporte sur le féminin," mais parce que la plupart des études et des thérapies portent sur les hommes; la transgression de la norme est en effet plus facile pour les membres du groupe au pouvoir mais inquiète ce groupe car elle menace la base même de ce pouvoir, la différenciation sexuelle.) En soignant les homosexuels, on les rend "normaux" et on peut les "assimiler": en cas d'échec, l'individu est condamné à une vie marginale, hors de la normale, et, souvent, à la prison, s'il appartient aux classes populaires, ou, s'il appartient aux classes supérieures, à ces autres lieux d'internement, l'asile ou la maison de santé. Quant aux femmes, le paradigme de la normalité se traduit par le débat sur le travail hors de la maison: sociologues, travailleurs sociaux, éducateurs se demandent quelles sont les conséquences de l'emploi des femmes pour les enfants ou les relations familiales et conjugales. La question, pourtant fondamentale, des conséquences, pour la femme en tant qu'individu, de son travail domestique et de la séparation des rôles masculins et féminins, n'est pour ainsi dire jamais envisagée. Les seuls problèmes sociaux sont les problèmes sociaux "manifestes" (pour reprendre le concept de R.K. Merton), c'est-à-dire ceux qui sont en contradiction avec les valeurs sociales dominantes et sont reconnus comme tels. Que la position des femmes, des noirs ou des homosexuels soient en contradiction avec les valeurs fondamentales de justice et d'égalité des sociétés occidentales, problème social "latent," n'est pas reconnu; seuls sont reconnus les problèmes causés par la non adhésion aux valeurs de conformité et d'assimilation.¹¹

II

Le mouvement noir aux Etats-Unis a entraîné, en Amérique du Nord d'abord puis en Europe, une révision fondamentale des paradigmes gouvernant la définition, l'étude et l'action de certains groupes.

Au niveau de la définition tout d'abord, les termes désignant et délimitant ces groupes hors de la normale ont été changés par les membres de ces groupes eux-mêmes. Ainsi est-on passé du terme "negro," terme traditionnel des statisticiens, et de la population américaine en général, au terme "Black," terme naguère péjoratif et maintenant valorisé. La terminologie dominante est refusée et les termes qui caractérisaient l'infériorité esthétique, sociale ou politique sont désarmés par les groupes visés, qui assument de la sorte une nouvelle identité. Ce qui porte un autre nom est socialement différent, même si l'individu, le groupe ou l'objet est physiquement le même. Ainsi le nouvel initié dans maintes sociétés traditionnelles, le nouveau citoyen qui change son nom, ou le noir qui de "colored" devient "Black" ne sont plus les mêmes aux yeux des autres ou à leurs propres yeux. La définition "normale" et "assimilatrice" offrait une tolérance; la revendication du terme dénigré représente au contraire à la fois une acceptation de soi (qui se traduit par des locutions, telles "Black is Beautiful" ou "Gay is Good") et un refus de la définition normative du groupe dominant. En français du Québec, on n'est plus "homosexuel" mais "gay"; en français de France, on revendique le terme "pédé." Etre une "dame" ou une "lady," c'est-à-dire obéir aux attentes du groupe dominant, n'est plus un but à atteindre et les termes "femmes" ou "females" sont préférés par les individus politisés.

L'étude même de ces groupes par les sciences du comportement, sciences dont Lacan a maintes fois, et après bien d'autres, souligné l'aspect "orthopédique" (c'est-à-dire comparant et ramenant à la normale), est contestée à plusieurs niveaux. "On" — c'est-à-dire les membres de ces groupes ou ceux qui adoptent leur perspective — découvre, par exemple, que les recherches ont été faites, la plupart du temps, que du seul point de vue des paradigmes dominants, on propose alors des paradigmes nouveaux, fondés sur une vision du monde qui serait, du moins on l'espère, celle des dominés. Ainsi essaie-t-on par exemple, d'établir la légitimité d'un Anglais noir, un "Black English," véritable langue aussi valable qu'un Anglais "standard" (c'est-à-dire conforme à la norme). On découvre une histoire et des héros occultés par les disciplines dominantes; on souligne la contribution de Noirs ou de femmes jusque-là inconnus ou oubliés par la majorité, on souligne l'homosexualité, passée sous silence, de ceux que l'on considère comme grands. Cependant cette démarche est ambiguë, car ces héros — et ces héroïnes, bien sûr — ne peuvent être placés sur la même échelle que les héros "dominants," sous peine d'une confirmation de préjugés et de stéréotypes: les réalisations des noirs ou des femmes sont "de qualité inférieure," et l'homosexualité des grands "n'a joué aucun rôle dans ce qui les a rendus célèbres." Le pas suivant est donc le refus des échelles et paradigmes jusqu'alors dominants. Cette véritable révolution cul-

turelle implique à la fois ce qui est valorisé et le mode de valorisation. Le groupe, et non plus l'individu, devient le héros principal: on ne recherche plus alors un noir, ou une femme, ou un homosexuel qui a réussi selon les normes, mais on change la définition même de la réussite. La réussite d'individus membres de ces groupes n'a plus d'importance; le remarquable, c'est que le groupe ait survécu malgré l'oppression dont il a été victime, preuve de son humanité souvent déniée. Ainsi voit-on dans le film *Souder* ou dans la pièce *Raisin in the Sun* des familles noires héroïques dans leur combat quotidien, et similaires à d'innombrables autres familles. A l'écran encore les couples homosexuels de *A Very Natural Thing* ou les héroïnes contemporaines cubaines des trois *Maria* sont caractérisés par leur quotidienneté. Il est remarquable que le cinéma (et accessoirement la télévision) soit le moyen d'expression artistique qui a le plus souvent présenté cet héroïsme du quotidien. Cela peut être dû, entre autre, à la possibilité de cet art de calquer le réel, et à la sensibilité au marché de ses producteurs.

En sciences sociales cette révolution paradigmatique se traduit à la fois par une contestation et une réinterprétation des données empiriques et par un renversement théorique. Ainsi sociologues et anthropologues ont pu récemment souligner la force et l'unité des familles pauvres (et souvent noires aux Etats-Unis), ainsi que leur fonctions au sein d'une société raciste.¹³ Le paradigme fondamental d'une "culture de la pauvreté," fondement de maintes politiques sociales et éducatives, est combattu comme un moyen de "blâmer la victime," pour reprendre le titre du livre de William Ryan,¹³ et d'acquitter les véritables coupables, ceux qui créent et perpétuent la pauvreté. De même, la vue de la Psyché féminine proposée par les psychologues et les psychanalystes, et en particulier par Freud, est considérée comme un "mythe" ou une "construction" de la pensée masculine ou masculinisée¹⁴ et l'arbitraire d'une thérapie visant à "guérir" les homosexuels violemment dénoncé. Le refus de ces étiquettes considérées comme péjoratives — culturellement défavorisés, malades, névrosés, frigides — traduit le refus de paradigmes théoriques¹⁵ dominants et leur remplacement par des paradigmes élaborés par les groupes concernés.

III

La présence de plusieurs paradigmes concurrents, liés à la pratique sociale de différents groupes, soulève cependant de nouveau l'un des problèmes épistémologiques fondamentaux des sciences de l'homme; faut-il être membre du groupe étudié pour comprendre ce groupe? Robert K. Merton a récemment offert à cette question une réponse de type pluraliste: plusieurs types de contributions sont possibles, et la collaboration des membres du groupe étudié et d'in-

dividus situés en dehors de ce groupe permettra une meilleure compréhension.¹⁶ A l'opposé, certains membres de groupes minoritaires considèrent que seuls les membres appartenant à un groupe peuvent comprendre ce groupe,¹⁷ ce qui équivaut à une sorte d'introspection sociale. Allant beaucoup plus loin, certains auteurs, membres de groupes minoritaires ou non, ont pu soutenir que seule la perspective des groupes minoritaires, et opprimés, permet une compréhension et une action au sein de la société. Les groupes minoritaires remplaceraient donc, surtout en Amérique du Nord, le rôle messianique du prolétariat pour les marxistes, ou celui de la "freischwebende Intelligenz," "l'intelligentsia non attachée," pour Karl Mannheim.¹⁸ La justification théorique que l'on trouve par exemple chez Lukacs¹⁹ est ici totalement absente. Mais les notions de groupe et de situation minoritaires sont aussi des créations de groupe dominant; les minorités sont telles car, différentes, hors de la norme par leur propre choix ou par exclusion, elles sont maltraitées par les puissants. Cependant, les pouvoirs des différents groupes et leur possibilité d'échapper à leur situation sont très variables. Ainsi, par exemple, il est plus facile pour un homosexuel de "passer" pour hétérosexuel (et la grande majorité le font dans leur vie quotidienne) que pour un noir de "passer" pour un blanc, ou une femme pour un homme. Les enjeux, et la possibilité d'échapper à un statut considéré comme inférieur, sont donc très différents. D'autre part, la situation des noirs et des femmes — surtout dans le cas d'une appartenance aux classes moyennes ou supérieures — fait l'objet, en apparence du moins, de préoccupations de justice et d'égalité proclamées par de nombreux gouvernements ou groupes de citoyens. Les homosexuels sont considérés comme étant dans une position beaucoup moins difficile, et leur droit à l'égalité est beaucoup plus débattu, peut-être parce que, par un seul choix de comportement, ils mettent beaucoup plus en danger la norme que ne le font les femmes ou les noirs. Si on fait abstraction d'une affirmation souvent uniquement verbale d'une solidarité théorique, la pratique sociale la plus récente de ces trois groupes semble indiquer plus un souci de réparation des injustices passées ou présentes qu'une vision globale du devenir de la Société. Ce faisant, elle met sérieusement en question les fondements théoriques d'un certain radicalisme culturel.

notes

1. Thomas Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago: University of Chicago Press, 1970, (1ère édition, 1962).
2. Margaret Masterman, "The Nature of a Paradigm," in *Criticism and the Growth of Knowledge*, Imre Lakatos and Alan Musgrave, eds., Cambridge: University Press, 1970.
3. Thomas Kuhn, *op. cit.*, postscript p. 169 et suivantes.
4. Robert W. Friedrichs, *A Sociology of Sociology*, New York: The Free

- Press, 1970 et Nicholas Mullins, *Theories and Theory Groups in Contemporary American Sociology*, New York: Harper and Row, 1973.
5. Presque tous les livres traitant de travail social, d'éducation ou de sociologie et publiés aux Etats-Unis entre 1880 et 1930 font une large place, souvent de façon péjorative, aux immigrants juifs et autres. Quant à Cubberley, voir le livre de Lawrence Cremin, *The Wonderful World of Ellwood Patterson Cubberley*, New York: Teachers College Press, 1965 et l'oeuvre de Cubberley lui-même.
 6. Voir, par exemple, T.F. Gossett, *Race: The History of an Idea In America*, Dallas: Southern Methodist University Press ou Marvin Harris, *The Rise of Anthropological Theory*, New York: Crowell, 1968, Ch. IV.
 7. Le livre de Ellsworth Huntington et Leon F. Whitney, *The Builders of America*, New York: William Morrow, 1927 illustre ces préoccupations.
 8. Voir par exemple, sur le rôle libéral des sciences sociales, Herbert Garfinkel, "Social Science Evidence and the School Segregation Cases," *The Journal of Politics*, vol. XXI (February 1959), pp. 37-59.
 9. Voir une grande partie de l'oeuvre de ces auteurs, et Marvin Harris, *op. cit.*, et Herbert Garfinkel, *op. cit.*
 10. Voir Marvin Harris, *op. cit.*, passim and Melville Herskovits, *Franz Boas*, New York: Scribner, 1953 and *Cultural Relativism*, New York: Random House, 1973.
 11. Sur la distinction entre problèmes sociaux manifestes et latents cf. Robert K. Merton and Robert A. Nisbet, *Contemporary Social Problems*, New York: Harcourt, Brace, 1966.
 12. Voir Andrew Billingsley, *Black Families in White America*, Englewood Cliffs: Prentice Hall, 1968 et Robert Hill, *The Strength of Black Families*, New York: Emerson Hall, 1973; et Lee Rainwater and William L. Lancy, eds. *The Moynihan Report and the Politics of Controversy*, Cambridge, Mass.: The M.I.T. Press, 1967.
 13. William Ryan, *Blaming the Victim*, New York: Panteon Books, 1971.
 14. Voir Naomi Weinstein, "Psychology Constructs the Female, or The Fantasy Life of The Male Psychologist," Anne Koedt, "The Myth of the Vaginal Orgasm" in *Liberation Now! Writings from the Women's Liberation Movement*, New York: Laurel, 1971; Kate Millett, *Sexual Politics*, New York: Doubleday, 1969, passim, et surtout Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris: Gallimard, 1949, le livre sans doute le plus fondamental.
 15. Sur la notion de paradigme théorique, voir Raymond Boudon, *La Crise de la Sociologie*, Genève: Droz, 1971.
 16. Robert K. Merton, "Insiders and Outsiders: A Chapter in the Sociology of Knowledge," *American Journal of Sociology*, 78, 1 (July 1972), pp. 9-47.
 16. Voir par exemple Joyce A. Ladner, ed., *The Death of White Sociology*, New York: Random House, 1973.
 17. Telle est la position de nombreux groupes "radicaux" aux Etats-Unis.
 18. Karl Mannheim, *Ideology and Utopia*, New York: Harper, 1970 (original, 1936), pp. 155 et suivantes.
 19. Georg Lukacs, *Histoire et Conscience de Classe*, Paris: Editions de Minuit, 1960 (original, 1922).